



**HAL**  
open science

**Dans le cabinet d'un homme de lettres. Pratiques  
lettrées dans l'Égypte byzantine d'après le dossier de  
Dioscore d'Aphrodité**

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Dans le cabinet d'un homme de lettres. Pratiques lettrées dans l'Égypte byzantine d'après le dossier de Dioscore d'Aphrodité. Des Alexandries. Les métamorphoses du lecteur, Nov 1999, Alexandrie, Égypte. pp.59-85. hal-01596677

**HAL Id: hal-01596677**

**<https://hal.science/hal-01596677>**

Submitted on 28 Sep 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

omineuse dite « doigt du poumon » ; il acheva sa copie en tirant deux traits horizontaux, une manière de séparer le texte du colophon dans lequel il se contenta, selon une pratique commune à l'époque, de numéroter les lignes mais en ajoutant, il est vrai, une précision utile : « šu.nigin 2 šu.si te-re-et šu.si [š]a máš.š[u.gid].gid », « total : 120 lignes ; présages tirés du doigt ; par le devin <sup>21</sup> ».

Que peut-on conclure de ce rapide exposé ? Nous sommes dans l'incapacité de distinguer avec certitude les œuvres des maîtres des travaux des élèves en fin de parcours. À l'exception des citations sur des tablettes lenticulaires par des scribes débutants, nous confondons volontiers les copies scolaires destinées à la transmission des connaissances et celles effectuées dans les bibliothèques et qui ont pour objet la diffusion de ces mêmes connaissances.

L'état délabré des sources n'est pas d'un grand secours, bien au contraire. Et pour compliquer encore la tâche du chercheur, les traits supposés distinctifs des tablettes de bibliothèques ne sont présents que de manière erratique au sein de la documentation paléobabylonienne. Ainsi l'indication du début du texte, utile sur un prisme, ne figure que sur un seul prisme à six faces contenant un hymne en l'honneur du roi Lipit-Ištar déjà évoqué ; elle se présente sous la forme d'une annotation placée au-dessus de la première ligne de l'une des faces et qui se lit « dub.sag », soit « qudmu » ou « muttu », « front, début » (cet indice milite en faveur de l'hypothèse d'une copie destinée à l'enseignement : seul un débutant peut avoir des difficultés à repérer le début d'un texte). D'autre part, s'il est vrai, dans le cas de la copie d'une œuvre sur plusieurs tablettes consécutives, que l'on terminait une tablette en y inscrivant la première ligne de la tablette suivante, on n'a guère préservé que de rares exemples de cette pratique, comme ces quatre tablettes provenant de Nippur et représentant les vestiges d'une édition en cinq tablettes de la « Malédiction contre Akkadé »<sup>22</sup>. Dans le cas d'une série de tablettes, il était aussi possible de les numéroter, une pratique qui se révèle avoir été tout aussi aléatoire<sup>23</sup>. On se souvient, enfin, que la présence d'un colophon était apparemment tout aussi facultative.

<sup>21</sup> A. Goetze, « Old Babylonian Omen Texts », *Yale Oriental Series*, 10, New Haven, 1947, n° 34, vi, 18-20. <sup>22</sup> Voir J.-S. Cooper, *op. cit.*, p. 45, les manuscrits M1, T, P1 et T1. <sup>23</sup> Voir, notamment, A. Goetze, *op. cit.*, n°s 13 (ki 10), 14 (ki 12), 15 (ki 10 + x + 3), 16 (ki 17), 17 (ki x + 4), 22 (ki 1), 32 (ki 9), etc.

## Dans le cabinet d'un homme de lettres

Pratiques lettrées dans l'Égypte byzantine d'après le dossier de Dioscore d'Aphrodité

Jean-Luc Fournet

[44]

Il est désormais impossible de faire de l'histoire de la littérature ou de l'érudition antique sans prendre en compte le témoignage si abondant et si varié des papyrus, complément indispensable des sources littéraires. Et pourtant, l'historien de la littérature ou, plus largement, de la culture n'est pas sans éprouver, en tentant de l'exploiter, diverses frustrations, qui tiennent à la nature même de cette documentation. D'un côté, les papyrus littéraires, source *a priori* la plus immédiatement utilisable, nous informent essentiellement sur les auteurs lus ou possédés, donc une culture avant tout passive, ainsi que sur les techniques et usages de la copie des œuvres (support, écriture, mise en page), à savoir une culture de la reproduction. De l'autre, les papyrus documentaires nous renseignent parfois sur les acteurs de cette culture, mais de façon parcimonieuse, le plus souvent anonyme et allusive, si bien qu'on peut en tirer au mieux des informations sur les conditions sociales et matérielles de la présence et de la diffusion des lettres grecques, mais qu'il est impossible de mettre ces données en liaison avec un travail littéraire précis ou une personnalité dont l'œuvre soit connue. Entre les deux, les papyrologues ont délimité une sorte de « purgatoire », les papyrus « paralittéraires » (les *subliterary papyri* des Anglo-Saxons), qui seraient peut-être les mieux à même d'illustrer une participation active à l'hellénisme littéraire s'ils ne concernaient les aspects les plus humbles, les plus techniques ou les plus élémentaires des lettres grecques (textes scolaires, recettes magiques ou médicales, etc.), où l'automatisme l'emporte sur l'invention, l'apprentissage sur une pratique autonome. Les informations ne manquent pas, mais elles sont éclatées et ne permettent pas d'appréhender en connexion les différentes phases de la *paideia* grecque au sens large que sont l'apprentissage, la lecture et la production, si ce n'est en recomposant des textes de dossiers divers, de provenances, de périodes et de contextes socio-culturels variés. Par ailleurs, le papyrologue est dans la presque totalité des cas dans l'impossibilité de replacer les papyrus littéraires dans leur *Sitz-im-Leben*, c'est-à-dire de redonner à un livre le contexte de son propriétaire, condition élémentaire pour situer dans un cadre social les pratiques lettrées. Dans de très rares cas, cette mise en contexte est possible<sup>1</sup>, mais il s'agit alors généralement de

<sup>1</sup> Cf. en général W. Clarysse, « Literary Papyri in Documentary "Archives" », in E. Van't Dack, P. van Dessel et W. van Gricht (éd.), *Egypt and the Hellenistic World*, coll. « Studia Hellenistica », n° 27, Louvain, 1983, p. 43-61.

consommateurs plutôt que de praticiens de la littérature. Un dossier échappe à ce constat : celui de Dioscore d'Aphrodité.

Dioscore est une des grandes figures de la papyrologie byzantine, révélée en 1905 par la découverte d'une jarre remplie de papyrus dans un village de moyenne Égypte du nom de Kûm Ishqâw (ancienne Aphrodité). La moitié des papyrus que contenait cette jarre fut détournée par les habitants du village et, par l'intermédiaire de marchands d'antiquités, vendue à diverses collections européennes (principalement à Londres, Berlin, Florence, Strasbourg) et américaines (dans le Michigan ou à Baltimore), tandis que le reste était recueilli par Gustave Lefebvre, inspecteur du Service des Antiquités, et déposé au musée Égyptien du Caire. Cet ensemble, qui se chiffre aujourd'hui à environ 650 textes (et il y a encore beaucoup d'inédits), est constitué de papyrus littéraires et majoritairement documentaires couvrant la presque totalité du VI<sup>e</sup> siècle après J.-C. et ayant pour figure centrale notre Dioscore. Les papiers composant ses archives documentaires<sup>2</sup> nous permettent de reconstituer sa famille, sa carrière et son milieu : issu d'une famille copte, parmi les plus influentes d'Aphrodité au point qu'elle finit même par exercer sur ce village un contrôle qui frisait le monopole, Dioscore gère ses affaires de propriétaire foncier en même temps que celles de son village (comme *prôtokômêtês*, « premier du village »). Son existence de notable-*gentleman-farmer* fut secouée par deux crises, résultant de démêlés avec l'administration fiscale, qui l'amènèrent à défendre ses droits jusqu'à Constantinople, alors capitale de l'Empire, et l'obligèrent à s'installer quelque temps à Antinoopolis, siège du gouverneur de Thébaidé, où il exerça, pour subsister, le métier de notaire<sup>3</sup>.

La jarre d'Aphrodité contenait aussi des fragments de livres ayant appartenu à la bibliothèque de Dioscore, mais surtout — et c'est ce qui fait l'unicité de ce dossier — une cinquantaine de poèmes de sa composition, la plupart en hexamètres dactyliques, plus rarement en trimètres iambiques<sup>4</sup> : à l'exception de quelques pièces écrites sur des sujets mythologiques (les amours d'Achille et de Polyxène, la passion amoureuse d'Apollon pour Daphné), il s'agit principalement d'épithalames et surtout d'*enkômia* (éloges) adressés à des personnages importants à l'occasion, par exemple, de leur entrée en fonction ou de leur anniversaire. Ces compositions ne sont conservées que sous la forme de brouillons ou de copies plus achevées de la main même de Dioscore, couvrant

<sup>2</sup> Publiés principalement par J. Maspero dans les trois volumes des *P. Cairo Masp.* <sup>3</sup> Sur la vie et le milieu de Dioscore, on consultera les toujours excellentes études de J. Maspero, « Un dernier poète grec d'Égypte : Dioscore, fils d'Apollôn », *Revue des Études Grecques*, n° 24, 1911, p. 426-481, et de H. I. Bell, « An Egyptian Village in the Age of Justinian », *Journal of Hellenic Studies*, n° 64, 1944, p. 21-36. Voir plus récemment L.S.B. MacCoull, *Dioscorus of Aphrodito. His Work and his World*, Berkeley, 1989. <sup>4</sup> On trouvera l'édition traduite et commentée de la totalité de ces poèmes dans mon *Hellénisme*, I, p. 239-458, et II, p. 459-665. Pour un éclairage de cette œuvre, cf. Cl.A. Kuehn, *Channels of Imperishable Fire. The Beginnings of Christian Mystical Poetry and Dioscorus of Aphrodito*, coll. « *Lang Classical Studies* », n° 7, New York, 1995.

divers feuillets de papyrus, le plus souvent réemployés. Les copies définitives destinées aux personnages que l'auteur loue dans ses vers n'ont bien évidemment jamais été retrouvées. Pour autant que nous le sachions d'après ce qu'il nous en reste, les poèmes de Dioscore n'ont pas formé une édition au sens moderne du mot, même de la main de leur auteur. Ce sont en effet dans leur grande majorité des poèmes de circonstance, composés principalement dans des périodes de crise et ayant une fonction essentiellement utilitaire (louer les autorités qui pouvaient lui venir en aide) : rien ne justifiait leur regroupement en vue d'une édition.

L'intérêt de ce dossier n'est donc pas seulement de donner la possibilité de replacer une bibliothèque dans son contexte documentaire et par conséquent d'étudier la culture d'un membre de l'élite villageoise d'une province hellénisée de l'Empire, dont le profil historique et social est précisément connu par la masse de ses papiers d'affaires. C'est aussi et surtout de mettre en rapport une production littéraire originale avec, d'un côté, une partie des livres qui ont influencé et nourri son auteur et, de l'autre, des textes documentaires qui permettent d'esquisser sa personnalité, les conditions socio-culturelles qui ont présidé à son élaboration, les circonstances historiques qui ont servi d'*impetus*. S'ajoute à cela que cette production est connue par les brouillons écrits de la main même de son auteur, cas unique dans l'histoire de la philologie grecque pré-médiévale — en tout cas pour ce qui est d'auteurs non anonymes. Toutes les conditions sont donc remplies pour qu'il soit possible d'étudier, le plus concrètement possible, la pratique littéraire dans sa dimension aussi bien passive qu'active : la lecture, l'étude et la copie d'auteurs, mais aussi la composition de textes considérés comme appartenant au domaine de la littérature. On verra que le cas Dioscore ne se limite pas à ces deux aspects, mais que son rôle de lettré le conduisit à exercer des fonctions de maître d'école et de notaire, qui, outre qu'elles complètent ce tableau des pratiques lettrées d'époque byzantine, caractérisent la nature même de l'hellénisme de la société antique tardive.

Avec Dioscore, c'est la culture grecque d'un certain milieu qui est mise en lumière : non celle d'une figure d'exception, d'un génie de la littérature ou de l'érudition, mais celle d'un homme de lettres moyen, appartenant aux élites hellénophones villageoises d'une province de l'empire protobyzantin. C'est précisément cette médiocrité qui la rend d'autant plus exemplaire et représentative de l'immense communauté des petits littérateurs de province que les grands noms, retenus par les sources littéraires et la tradition, ont occultés. Et de toute façon, ce qui nous intéresse ici, c'est moins l'œuvre en elle-même que sa « mise en œuvre » ; ce n'est pas sa qualité intrinsèque, mais l'ensemble des pratiques qui conditionnent les rapports de l'homme au livre, à la culture de l'écrit, pouvant, dans certains cas, trouver leur expression dans la création littéraire.

### Dioscore lecteur : le lettré et ses livres

Un homme de lettres ne se conçoit pas sans sa bibliothèque, son premier instrument de travail, surtout à l'époque impériale où le livresque prend de plus en plus d'importance selon des modalités que l'exemple de Dioscore nous aidera à dégager. Peu de bibliothèques antiques (privées, cela va sans dire) ont survécu, à l'exception notable de celle de la Maison des papyrus d'Herculaneum. La nature clandestines de la plupart des découvertes papyrologiques ou les conditions sommaires des fouilles ont le plus souvent brouillé les données stratigraphiques qui permettent à des papyrus littéraires soit d'être replacés dans le cadre originel de l'ensemble dont ils faisaient partie, la bibliothèque, soit d'être reliés à des archives documentaires qui éclairent la personnalité de leur propriétaire. C'est pourtant essentiel pour étudier le rapport de l'homme de lettres à ses livres, premier volet dans notre investigation sur les pratiques lettrées.

#### Inventaire de sa bibliothèque

Quoique la découverte de la jarre d'Aphrodité ait été en partie clandestine, nous disposons dans ce cas précis de tous les éléments nécessaires à une telle étude. Certes, il faut tout de suite préciser que la bibliothèque de Dioscore n'est connue que partiellement : la jarre ne contenait que ce qu'on a bien voulu y laisser. Nous ne savons pas qui est responsable de ce choix, mais il est probable qu'il soit intervenu après la mort de Dioscore. Le contenu de cette jarre témoigne donc de l'état de sa bibliothèque postérieur à son décès ; cette dernière a pu contenir des ouvrages qu'il a distraints de son vivant ou que ses héritiers continuèrent à utiliser. L'absence totale, par exemple, de textes chrétiens pourrait fort bien s'expliquer par le fait que Dioscore a été le curateur d'un monastère fondé par son père, apa Apollôs, et où il n'est pas impossible qu'il se soit lui-même retiré — encore que nous n'en ayons aucune preuve : si Dioscore possédait lui-même des livres chrétiens, ceux-ci ont pu un jour enrichir la bibliothèque dudit monastère, à moins qu'ils n'aient été jugés encore utiles, et donc conservés par ses héritiers, contrairement aux livres de littérature classique, relégués dans la jarre<sup>5</sup>. En tout cas, les livres qui nous sont parvenus, même s'ils ne représentent qu'une partie de sa bibliothèque initiale — et à plus forte raison de ses lectures —, correspondent aux auteurs qui l'ont le plus marqué et, à ce titre, ils peuvent être légitimement considérés comme révélateurs de la personnalité littéraire de Dioscore<sup>6</sup>.

<sup>5</sup> On pourrait trouver un indice de cette indifférence, voire de ce mépris pour la littérature non chrétienne dans le fait que le précieux codex de Ménandre avait été préalablement démembré et que seul un quart environ a été placé dans la jarre, recroquevillé dans sa partie supérieure, comme pour servir de bouchon ! Pour le récit de la découverte, on se reportera aux quelques lignes de G. Lefebvre dans la préface à ses *Fragments d'un manuscrit de Ménandre*, Le Caire, 1907, p. VIII-XI. <sup>6</sup> Les trois grands absents sont Euripide, le Pseudo-Apollinaire de Laodicée et Nonnos, dont l'influence est très présente dans l'œuvre de Dioscore (cf. *Hellénisme*, II, p. 677-680).

La liste des textes littéraires ou paralittéraires de sa bibliothèque est la suivante<sup>7</sup> :

- A. Non copiés par Dioscore
1. Un codex, à l'origine intégral, de l'*Iliade* d'Homère (ill. 1).
  2. Un codex de *Scholîa minora*, qui couvrait l'ensemble de l'*Iliade*.
  3. Un codex de comédies de Ménandre.
  4. Un codex de comédies anciennes contenant, entre autres, les *Dèmes* d'Eupolis.
  5. Un codex de conjugaisons des verbes contractes  $\pi\omega\tilde{\omega}$ ,  $\beta\omega\tilde{\omega}$  et  $\chi\rho\upsilon\sigma\tilde{\omega}$ <sup>8</sup>.
  6. Un rouleau de conjugaisons des verbes contractes et divers feuillets comportant des extraits de ces mêmes conjugaisons, tous écrits par la même main.
  7. Une table métrologique, donnant les correspondances entre diverses mesures (inédite).
  8. Une recette médicale recopiée au bas d'une page blanche d'un codex documentaire.
- B. Copiés par Dioscore
9. Un feuillet recto verso contenant une *Vie d'Isocrate* et quelques notions lapidaires de rhétorique.
  10. Un poème sur les jeux panhelléniques, *Anthologie Palatine*, IX, 357.
  11. Un glossaire gréco-copte compilé au dos d'une pétition.
  12. Une table métrologique semblable au n° 7.
  13. Un phylactère contre les mauvais esprits au verso d'un contrat.
  14. Un recueil de pièces documentaires (une pétition, deux lettres et un document de nature indéterminée) recopiées pour leur intérêt littéraire.

#### La marque du lecteur

Deux principaux enseignements sont à tirer de cette liste. Le premier est la participation active du lettré à la constitution de sa bibliothèque. Cela commence, bien sûr, par l'acquisition des ouvrages, tâche qui, dans le contexte antique, n'est pas si simple et requiert parfois beaucoup d'efforts. Les livres sont des objets précieux, par le travail qu'ils demandent pour être fabriqués et par la difficulté qu'il peut y avoir à se les procurer ou à obtenir un exemplaire à recopier. C'est ainsi qu'ils sont pieusement conservés de génération en génération, objets d'un soin attentif se traduisant, entre autres, par un entretien matériel régulier. Les ouvrages de Dioscore n'échappent pas à la règle. Sur les quatre ouvrages principaux qui nous sont parvenus de sa bibliothèque, trois étaient déjà à son époque des livres anciens : le codex de Ménandre et celui de comédies anciennes dataient du siècle précédent (V<sup>e</sup> siècle) ; quant au codex de

<sup>7</sup> Pour plus de détails, je renvoie à mon *Hellénisme*, II, p. 669-670. <sup>8</sup> *P. Aphrod. Lit.* III 1, qui est complété par plusieurs fragments inédits du Corpus Christi College (Cambridge) et par un papyrus de Berlin édité par H. Harrauer et P. J. Sijpesteijn, *Neue Texte aus dem antiken Unter-richt*, MPER NS XV, Vienne, 1985, n° 139 (p. 130-131). Ce codex, ainsi complété, sera bientôt réédité par mes soins.

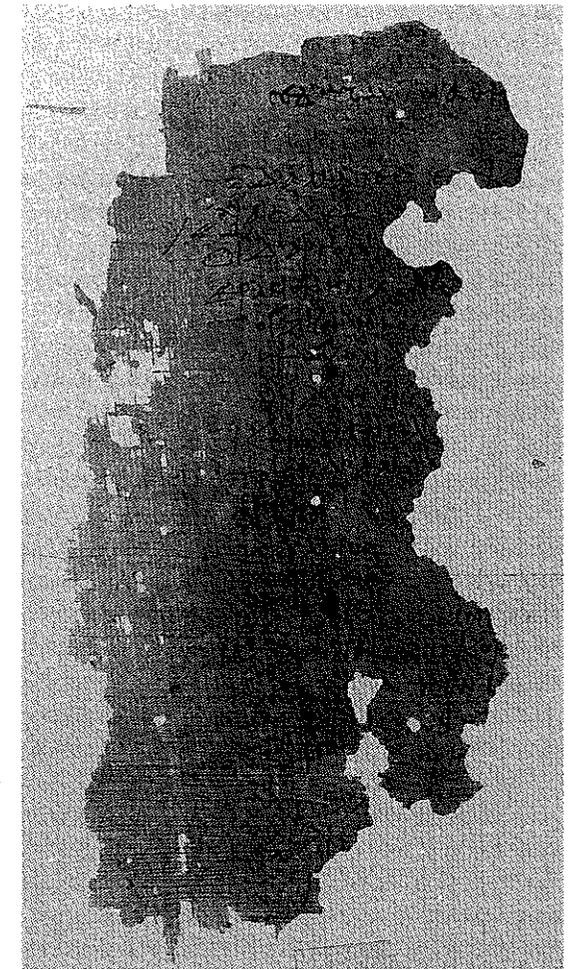
*Scholies*, il a été copié au tournant des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles. Il en résulte une usure du livre, aussi bien du support que de l'encre. Si l'état de conservation de ses fragments n'a pas permis de repérer des réparations de la reliure ou des cahiers, le codex de *Scholies* offre néanmoins de nombreux indices d'usure dans le texte même : l'encre avait parfois tellement perdu de sa fraîcheur qu'un de ses derniers propriétaires (Dioscore ?) a dû réécrire certaines lettres ou mots du texte primitif devenus illisibles ou trop pâles<sup>9</sup>.

Mais c'est surtout par la copie même de textes que se traduisent les rapports actifs de l'homme de lettres à sa bibliothèque. C'est ainsi que Dioscore a recopié une *Vie d'Isocrate*, un poème de l'*Anthologie*, un phylactère, qu'il a compilé un glossaire gréco-copte, qu'il a constitué une anthologie de documents de provenance et de nature diverses, mais ayant tous une portée littéraire. Ce travail de copie se limite néanmoins ici à des ouvrages techniques, à des manuels ou à de courtes pièces isolées (qui, dans le cas de Dioscore, peuvent ressortir à une activité d'enseignement sur laquelle je reviendrai) : c'est en effet le type même de textes qui n'existaient que sous la forme de copies privées. Mais Dioscore ne les fait pas copier par d'autres ; il s'en charge lui-même, ce qui n'est pas indifférent à la bonne compréhension de son profil culturel.

L'implication du lettré dans l'élaboration de sa bibliothèque prend souvent un tour plus discret, mais peut-être plus essentiel en ce qu'il est au fondement de tout travail intellectuel passant par l'écrit et qu'il est lourd de conséquences sur la transmission des textes : il corrige et annote ses ouvrages. Cette double intervention de l'homme de lettres sur ses livres est bien illustrée par une partie de la bibliothèque de Dioscore.

La correction ou *diorthôsis* est une des phases de la réalisation d'un ouvrage : le travail du copiste est en effet suivi de celui du diorthôte, qui relit, collationne la copie sur le modèle ou éventuellement sur un autre exemplaire et corrige en conséquence. Ce travail se poursuit cependant durant toute la durée de vie d'un exemplaire, au gré de ses divers propriétaires, qui peuvent en modifier le texte en fonction de leur érudition ou d'après la consultation d'ouvrages critiques ou de copies différentes. Ainsi l'exemplaire de l'*Iliade* de la bibliothèque de Dioscore porte la trace de cette activité critique<sup>10</sup>. Ce codex a été copié au VI<sup>e</sup> siècle par une main qui est aussi responsable de la ponctuation, des apostrophes, des trémas ainsi que des *paragraphoi* mettant en valeur la structure du texte. Cette copie n'est pas restée telle quelle : diverses personnes (autant qu'on puisse en juger d'après la variété des tracés et des encres) sont intervenues dessus, en ajoutant de façon systématique accents et esprits, iotas adscrits, et en corrigeant certaines leçons. La première série d'interventions a pour fonction de rendre plus lisible et plus aisément consultable un texte écrit, comme c'était l'usage dans l'Antiquité, en *scriptio continua*, source de mélectures et d'ambiguïtés. Elle prouve que ce texte a été lu assidûment et conçu pour être un objet de lecture

<sup>9</sup> Cf. *P. Aphrod. Lit.* II, p. 96. <sup>10</sup> Pour les détails, je renvoie à la description de *P. Aphrod. Lit.* I, *Hellénisme*, I, p. 16-38.



1 Un folio de l'*Iliade* de Dioscore (chant II, v. 556-576), où s'observe le travail de *diorthôsis* : ajout d'un vers athétisé dans la marge supérieure avec signe de renvoi, correction d'une leçon fautive à la ligne 4. Musée Égyptien du Caire Photographie : Pr Adam Bülow-Jacobsen

répétée — peut-être à des fins scolaires, comme nous le verrons —, et non comme un exemplaire d'apparat. La seconde série d'interventions marque un autre type de travail, qui n'est pas, il est vrai, complètement différent du premier. Les conditions matérielles de la production et de la diffusion des textes dans l'Antiquité obligeaient le lettré à un travail philologique, qui dépassait la simple traque des bévues de copie. Le texte d'Homère, par exemple, transmis et donc altéré depuis plus d'un millénaire, posait un certain nombre de problèmes qui nécessitaient un travail préalable de critique textuelle : correction des erreurs de copie ou de leçons jugées moins bonnes d'après le collationnement d'un autre exemplaire. L'exemplaire de Dioscore témoigne lui aussi de ce travail de *diorthôsis* (ill. 1) : la presque totalité des *lapsus calami* a été ainsi émendée (à l'exception de fautes d'accent et de phonétismes bénins) ; une variante, jugée à juste

titre fautive, a été remplacée par une autre en II, 560; un vers athétisé (II, 558), selon une tradition remontant à Aristarque, a été rétabli dans la marge supérieure. Mais ces interventions pouvaient aussi être intempestives : une main a effacé à trois reprises (X, 380, 385, XI, 668) le bon texte pour y substituer des variantes défectueuses, qui entrent dans la catégorie des *lectiones faciliores* et qui témoignent bien des limites de cette conscience philologique.

Il est impossible de définir la part de responsabilité de Dioscore dans ces interventions. Il est en revanche un cas certain de ce travail philologique mené par notre lettré : dans une lettre qu'il a recopiée probablement en guise de modèle, se trouvait une citation de l'*Iliade*, VIII 539 : « ἀθάνατος καὶ ἀ[γ]ήρως ἦμ[α]τα πάντ[α] », « immortel et à jamais à l'abri de la vieillesse<sup>11</sup> ». Or Dioscore en a après coup corrigé le texte, substituant à la forme contracte (attestée par quelques manuscrits médiévaux) la bonne leçon ἀγήραος. Il se peut qu'il se soit aidé de son propre exemplaire, qui devait très probablement contenir le bon texte — ce que la disparition du chant VIII rend invérifiable.

L'homme de lettres ne se contente pas de corriger ses livres; il les annote. Ce travail est particulièrement bien illustré par l'exemplaire de *Scholies mineures à l'Iliade* que possédait Dioscore<sup>12</sup>. Cet ouvrage se présente sous la forme d'un glossaire des mots difficiles de l'œuvre d'Homère : le lemme homérique y est suivi d'un synonyme et/ou d'une explication grammaticale ou encyclopédique. Or plusieurs lecteurs (dont peut-être Dioscore) ont introduit dans les marges de cette copie de nombreuses gloses supplémentaires. Voici un exemple parmi tant d'autres, extrait du chant V, vers 253 (je souligne l'ajout de seconde main) :

[ἀλυσσάζοντι] ἐ[κκ]λίνοντι · φεύ[γοντι]

Cet ajout ainsi que les autres de cet exemplaire ne sont pas dus aux caprices du lecteur. Ils sont très certainement extraits d'autres exemplaires de *Scholies mineures* offrant des explications différentes. Ainsi, ἀλυσσάζοντι, « se dérobant », mot exclusivement poétique, est glosé par un équivalent prosaïque, ἐ[κκ]λίνοντι. Cette glose est attestée dans d'autres recueils de scholies mineures à l'*Iliade*, comme, par exemple, les *Lexeis homerikai*<sup>13</sup>. À un certain moment, le détenteur de ce livre a jugé bon d'y ajouter un autre synonyme, φεύ[γοντι], « fuyant », qu'il a dû trouver dans un autre recueil; c'est effectivement ce terme qui est utilisé, par exemple, dans d'anciennes paraphrases en prose du poème homérique<sup>14</sup>. L'intérêt de cet exemple est de montrer à l'œuvre le processus d'élaboration de ces recueils, qui, au gré des copies, s'augmentent de matière nouvelle. C'est ainsi que la scholie de première main et celle de seconde main de notre exemple se retrouvent côte à côte dans les *Scholies de Didyme*, collection de scholies mineures à l'*Iliade* livrée par la tradition manuscrite byzantine<sup>15</sup>.

<sup>11</sup> P. Cairo Masp. III 67295, III, 2. <sup>12</sup> P. Aphrod. Lit. II. 13 A 339, éd. V. de Marco, *Scholiaminora in Homeri Iliadem*, pars prior, ΔΕΞΕΙΣ ΟΜΗΡΙΚΑΙ codd. Urb. CLVII et Selestadiensis CVII (sic pour CV), fasc. I, Vatican, 1946. <sup>14</sup> Ainsi la Paraphrase attribuée à Théodore de Gaza (*Ὁμήρου Ἰλιάς μετὰ παλαιῆς παραφράσεως ἐξ ἰδιοχείρου τοῦ Θεοδοίου Γαζῆ*, Florence, 1811) ou celle publiée par I. Bekker (appendice de ses *Scholiaminora in Homeri Iliadem*, Berlin, 1825). <sup>15</sup> Éd. J. Lascaris,

On voit combien ce travail d'annotation du lettré peut marquer, parfois durablement, la tradition d'un texte.

#### Bibliothèques et modes culturelles

Le second enseignement à tirer de l'examen de la bibliothèque de Dioscore tient à son contenu. On y trouve très peu d'auteurs : Homère, Ménandre, Eupolis et, sous la forme indirecte d'une biographie, Isocrate. En revanche, beaucoup plus nombreux sont les *compendia*, anthologies, manuels ou autres ouvrages pratiques. Certes, je l'ai dit, nous ne pouvons juger que d'après ce qu'on a bien voulu laisser dans la jarre. Mais il me paraît significatif que les seuls auteurs auxquels Dioscore éprouve le besoin de rendre nommément hommage dans ses vers soient précisément ceux qui sont représentés dans ce qu'il nous reste de sa bibliothèque : Homère, Ménandre et Isocrate<sup>16</sup>. Cette double constatation est caractéristique de la culture du moment. On assiste en effet à une réduction du spectre des auteurs et des ouvrages lus : des auteurs tombent en totale désaffection, tandis que d'autres voient la partie de leur œuvre encore lue et diffusée se réduire à des choix drastiques ou des anthologies<sup>17</sup>. Ces sélections s'élaborent principalement dans les écoles et joueront un rôle déterminant dans la survivance de la littérature antique — c'est ce qu'on pourrait appeler la « scolarisation » de la culture littéraire. Et encore Dioscore constitue-t-il pour une part une exception en continuant à lire et à apprécier Ménandre en plein VI<sup>e</sup> siècle, époque où, d'après le témoignage des papyrus, il se fait de plus en plus rare au profit d'Aristophane qui s'imposera comme le comique par excellence jusqu'à la totale disparition de Ménandre<sup>18</sup>. Malgré cet anachronisme, sa bibliothèque, avec son petit nombre d'ouvrages, consacrés surtout à Homère, témoigne fidèlement des choix littéraires d'une époque, de plus en plus réduits, en même temps que d'une baisse très sensible de la production de livres.

Cet état de la culture protobyzantine résulte d'un nouveau rapport à la littérature autant qu'elle l'induit. Les choix opérés en matière de littérature sont principalement, j'y ai fait allusion, dus à l'école, qui ne retient du patrimoine littéraire grec que ce qui lui paraît le plus apte à former la jeunesse et à lui inculquer les règles du bien-parler et du bien-écrire. Ainsi les grands littérateurs antiques sont récupérés à des fins fonctionnelles : Ménandre et Homère deviennent deux maîtres de l'éloquence, on les lit comme des manuels de rhétorique,

*Homeri interpres pervestitus*, Rome, 1517. <sup>16</sup> Homère (P. Aphrod. Lit. IV 4, 22; 6, 11; 9, 4); Ménandre (P. Aphrod. Lit. IV 4, 7); Isocrate (P. Aphrod. Lit. IV 4, 8). J'ometts volontairement Solon (P. Aphrod. Lit. IV 11, 12; 18, 21; 19, 6), car il n'apparaît pas chez Dioscore comme poète, mais comme législateur. <sup>17</sup> Dans l'immense bibliographie, je ne retiendrai que la récente étude d'H. Maehler, « Byzantine Egypt : Urban Elites and Book Production », *Dialogos*, n° 4, 1997, p. 125-129. <sup>18</sup> Pour la liste des papyrus de Ménandre, cf. P. Mertens, « Les témoins papyrologiques de Ménandre. Essai de classement rationnel et esquisse d'une étude bibliologique », *Serta Leodiensia Secunda*, Liège, 1992, p. 331-356 (cf. notamment p. 351, où le nombre des codices de Ménandre est comparé à celui des codices d'Aristophane). Sur la postérité de ces deux auteurs, cf. récemment A. Blanchard, « Destins de Ménandre », *Ktèma*, n° 22, 1997, p. 213-225.

on y voit des modèles à suivre<sup>19</sup>. C'est ainsi que, dans un de ses poèmes, Dioscore loue l'éloquence d'un haut fonctionnaire de Constantinople en le comparant à Ménandre et à Homère<sup>20</sup>. Comme je l'ai écrit au sujet de ce poème, il «résume assez bien les valeurs littéraires d'une époque, qui a récupéré à des fins rhétoriques deux poètes, l'un épique, l'autre comique, maîtres, le premier, de l'hexamètre, le second, du trimètre, constituant, en un mot, un résumé de la création littéraire. Cette annexion au domaine de la rhétorique de l'œuvre d'Homère et de celle de Ménandre donne une autre signification à la présence simultanée des codices homérique et ménandréen dans la bibliothèque de Dioscore, conçus avant tout comme des manuels pratiques d'éloquence. Dans une société où la création passe par la rhétorique, le patrimoine littéraire est mis au service de cette dernière. Il est investi d'une mission pratique : former et aider à créer. Cette notion de fonctionnalité et de récupération à des fins personnelles [...] semble rendre compte de la totalité de [l]a bibliothèque [de Dioscore] : loin d'avoir pour but de susciter et entretenir le plaisir de la lecture envisagée sous l'angle de la gratuité, celle-ci rassemble des ouvrages pratiques (conjugaisons, glossaire, tables métrologiques), des modèles (*P. Cairo Masp.* III 67295) et surtout des œuvres conçues comme manuels dans un but exclusivement scolastique<sup>21</sup>. » On voit qu'une bibliothèque antique n'est pas forcément un lieu de délicates jouissances littéraires ou intellectuelles, mais le conservatoire d'ouvrages de référence destinés à servir.

#### Dioscore maître d'école : le destin mêlé des belles-lettres et de l'école

L'importance de l'école dans les choix littéraires de l'Antiquité tardive, qui façonnent, on vient de le voir, le profil des bibliothèques privées, se traduit aussi par l'émergence de la figure de l'homme de lettres-*grammatikos* (maître d'école «secondaire»<sup>22</sup>), de plus en plus envahissante au Bas-Empire au point qu'elle résume, peut-être mieux qu'aucune autre, les options culturelles de cette époque.

#### Dioscore *grammatikos*

Quoique rien dans ses archives documentaires ne le démontre formellement, il est probable que Dioscore ait rempli des fonctions d'enseignant. Nous n'avons pour en juger que sa bibliothèque qui, scrutée de près, livre de

<sup>19</sup> Ce phénomène débute surtout à l'époque impériale. Pour Homère, cf. J.-F. Kindstrand, *Homer in der zweiten Sophistik*, coll. «Studia Græca Uppsaliensia», n° 7, Uppsala, 1957, p. 199-203; A. Michel, «Rhétorique, critique poétique : à propos d'Homère», dans R. Chevallier (éd.), *Colloque sur la rhétorique - Calliope I*, coll. «Cæsarodunum», n° XIV bis, Paris, 1979, p. 1-17; et, comme illustration, l'*Éloge de Démosthène* de Lucien. Pour Ménandre, cf. A. Garzya, «Menandro nel giudizio di tre retori del primo impero», *Rivista di Filologia e d'Insegnamento classico*, n° 37, 1959, p. 237-252. <sup>20</sup> *P. Aphrod. Lit.* IV 4, 7 : «sage comme le vieux Ménandre dans l'art des discours»; <sup>22</sup> : «je vois en toi un nouvel Homère». <sup>21</sup> *Hellénisme*, II, p. 687. <sup>22</sup> Cf., en dernier lieu, R. Cribiore, *Writing, Teachers and Students in Græco-Roman Egypt*, Atlanta, 1996 (entre autres, p. 13 avec bibliographie) et *Gymnastics of the Mind. Greek Education in Hellenistic and Roman Egypt*, Princeton, 2001 (notamment p. 53-56).

nombreux indices en faveur de cette hypothèse<sup>23</sup>. La première série d'indices tient à la nature même d'une partie des textes qui la composent, ouvrages pratiques qui peuvent fort bien se concevoir dans un cadre pédagogique. La présence simultanée de divers exemplaires, dus à deux mains différentes, des mêmes tables de verbes contractes (sous la forme d'un codex, d'un rouleau ou de feuillets séparés) laisse fortement suggérer que Dioscore aurait enseigné le grec à au moins deux élèves<sup>24</sup>; ils datent, en outre, d'une époque où celui-ci n'avait plus besoin d'apprendre les conjugaisons grecques, comme le montrent les documents qu'il était alors capable de rédiger. Quant aux tables métrologiques, la découverte que j'ai faite, à Berlin, d'un autre exemplaire d'une main différente de celle de Dioscore, contenant plus de fautes que l'exemplaire de sa main, donne à penser que nous avons là le modèle et sa copie réalisée par un élève. Il est enfin dans l'œuvre poétique de circonstance de Dioscore quelques pièces qui font figure d'intrus : il s'agit de courts poèmes sur des sujets de mythologie grecque, tournant, à l'exception d'une pièce sur les amours contrariées d'Apollon avec Daphné et Hyacinthe, autour du héros homérique par excellence, Achille<sup>25</sup>. Il s'agit presque exclusivement d'éthopées, type de composition dans lequel on prête à un personnage dans des circonstances données des paroles qui soient en adéquation avec son caractère, comme le montre bien le titre de l'une d'entre elles : «Quelles paroles prononcerait Achille mourant par la faute de Polyxène<sup>26</sup>.» Or l'éthopée fait précisément partie des *progymnasmata* ou «exercices préparatoires à la rhétorique» qui étaient enseignés à l'école et servaient à l'élève de modèles de composition.

En bref, une partie de la bibliothèque et de l'œuvre de Dioscore cadrerait bien avec des fonctions de *grammatikos*. L'autre partie pourrait bien elle aussi offrir des indices d'une utilisation à des fins scolaires. Je pense avant tout à son *Iliade* et aux *Scholies* : ainsi s'expliquerait le fait que le texte de cette *Iliade* a été entièrement pourvu d'esprits et d'accents. C'est là, dans le contexte de la production livresque de l'Antiquité, la présomption d'un usage scolaire. En outre, j'ai relevé plus haut quelques corrections intempestives qui avaient été introduites dans le texte du poème, indice d'une capacité critique limitée, peut-être due au jeune âge ou à l'inexpérience de leur(s) auteur(s). Enfin, il est à noter que ces corrections ainsi que la plupart des autres se localisent aux chants X et XI, comme si ces deux chants avaient fait l'objet d'une étude plus approfondie. Il en va de même du livre de *Scholies* : quoique nous possédions, au moins partiellement, les scholies des chants II, IV, V, XVIII-XX, seules les pages consacrées au chant V ont été pourvues d'annotations, comme si ce chant avait été sélectionné pour étude. Et ce n'est pas un hasard si c'est précisément un des chants de l'*Iliade* le plus apprécié et donc un de ceux dont on s'attend

<sup>23</sup> *Hellénisme*, II, p. 688-690. <sup>24</sup> *Hellénisme*, I, p. 233-237. <sup>25</sup> *P. Aphrod. Lit.* IV 41-46. Cf. *Hellénisme*, I, p. 275-276. <sup>26</sup> *P. Aphrod. Lit.* IV 42.

à ce qu'il soit prioritairement étudié à l'école. Il est d'ailleurs possible que les deux ouvrages, *Iliade* et *Scholies*, aient été utilisés conjointement dans cette étude du poème homérique et qu'aux annotations du codex des *Scholies* ait dû correspondre une fréquence accrue de corrections dans le texte de l'*Iliade*, mais on ne peut en juger puisque les fragments conservés de ces deux livres ne se recourent pas.

#### L'homme de lettres enseignant : une ambivalence caractéristique

Je crois donc comme des plus plausibles que Dioscore ait assumé le rôle d'enseignant dans un cadre évidemment privé, peut-être strictement familial. Or c'est un des traits caractéristiques de beaucoup d'autres lettrés protobyzantins d'avoir été, comme lui, des *grammatikoi*. Ce qui m'intéresse ici, c'est de voir, au-delà de la figure anecdotique de Dioscore, ce qui explique ce rôle pédagogique de l'homme de lettres et en quoi il est révélateur de la culture de l'époque.

Des raisons socio-économiques rendent partiellement compte de cette situation. L'école antique, en tout cas dans ses premiers niveaux, était privée. Il est donc normal que, dans un milieu provincial, qui plus est villageois, souvent déserté par les maîtres d'école itinérants à la recherche de situations toujours plus avantageuses, celui qui était jugé comme le plus lettré ait assumé des fonctions d'enseignement, à plus forte raison dans le cadre de sa famille. Par ailleurs, c'est aussi pour l'homme de lettres une position qui lui permet de subvenir à ses besoins, quand il n'a pas la chance — ce qui était le cas de la plupart — de pouvoir vivre de ses créations littéraires. Mais une telle situation a toujours prévalu et n'est en rien caractéristique de la basse Antiquité.

Le fait que Dioscore était poète et qu'il s'est, comme beaucoup d'autres poètes des IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles, consacré à l'enseignement, nous rend attentifs à un autre phénomène, celui du rôle fondamental conféré à la poésie à partir du IV<sup>e</sup> siècle, au point que l'enseignement de la littérature et de la grammaire ne passe presque plus que par celle-ci. L'école se consacre presque exclusivement à l'étude des poètes (Homère surtout, mais aussi Euripide et Ménandre, qui, même après sa défaveur, continue à survivre sous la forme de sentences choisies). C'est en outre la forme poétique qui va prévaloir dans les exercices de formation à la rhétorique (*progymnasmata*) : ainsi voit-on se développer, pendant cette période, la mode des éthopées, des descriptions (*ekphraseis*) ou des éloges (*enkômia*) en vers<sup>27</sup>. Le *grammatikos* doit donc avoir des compétences en poésie tandis que le poète est non seulement apte à enseigner la littérature, mais tout désigné pour composer les poèmes qui serviront de modèles

27 Voir l'exemple des éthopées du Codex des Visions de la fondation Bodmer (réemment éditées par A. Hurst et J. Rudhart, *Papyri Bodmer XXX-XXXVII*, Munich, 1999). Cf. J.-L. Fournet, « Une éthopée de Caïn dans le Codex des Visions de la Fondation Bodmer », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, n° 92, 1992, p. 253-266. 28 « Wandering Poets : A Literary Movement in Byzantine Egypt », *Historia*, n° 15, 1965, p. 470-509, et notamment p. 492-497. Cf. aussi R.A. Kaster, *Guardians of Language : the Grammarian and Society in Late Antiquity*, Berkeley, 1988.

progymnasmatiques aux élèves. Ce chassé-croisé de compétences devait nécessairement conduire poète et *grammatikos* à se confondre ; et, de fait, l'époque protobyzantine connut une floraison de poètes-*grammatikoi*, qu'une étude classique d'Alan Cameron a bien dégagée et étudiée<sup>28</sup>. Cela n'est d'ailleurs pas sans modifier considérablement la nature de la production littéraire, de plus en plus marquée par les catégories progymnasmatiques et les préceptes de la rhétorique<sup>29</sup>. L'œuvre poétique de Dioscore est, à ce titre encore, exemplaire.

#### Dioscore poète : le lettré à l'œuvre

On a mis longtemps à voir dans les poèmes de Dioscore autre chose que les productions décadentes d'un Copte au grec barbare<sup>30</sup>. Ce blocage épistémologique, dont les raisons sont multiples et tiennent essentiellement à la mécompréhension qui entourait pendant longtemps les formes artistiques de l'Antiquité tardive, a été surmonté depuis une vingtaine d'années, encore qu'on ait pu tomber dans l'excès inverse. C'est pourtant parce que ces poèmes sont dénués de génie poétique qu'ils sont représentatifs de la culture grecque de la période protobyzantine mise en pratique, non par un grand poète original et innovant, mais par un lettré moyen, imitant ce qui se faisait à son époque. Quant à leur forme, le fait qu'ils sont des autographes nous permet d'appréhender, sans la médiation déformante d'une copie faite par une autre main, une foule de faits concrets qui ressortissent à deux phénomènes fondamentaux : la pratique de l'écriture et la technique de rédaction, de composition. En fait, ce que les brouillons de Dioscore nous donnent à voir, c'est la mise en forme en même temps que la mise en écriture.

#### Le poète au travail

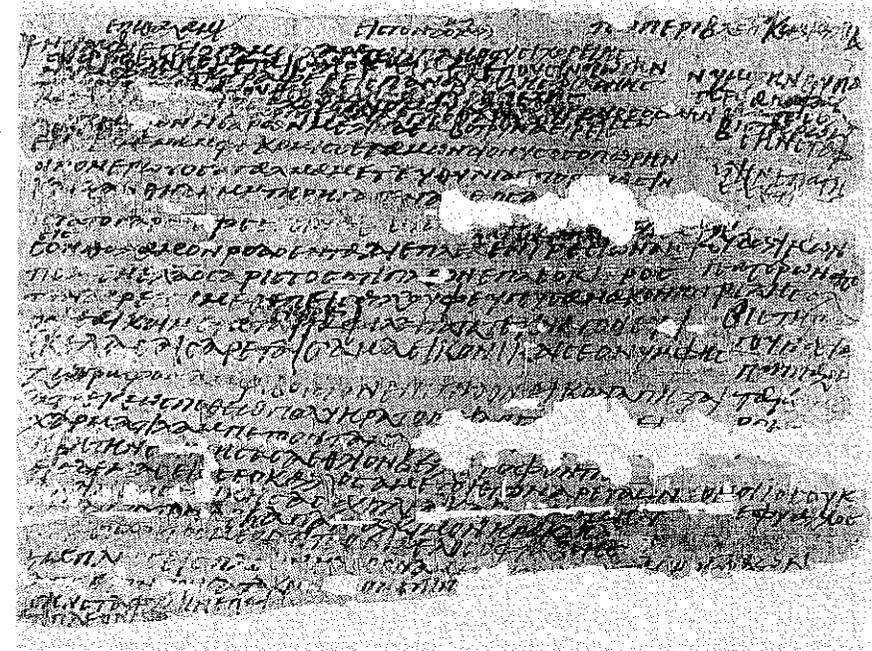
Commençons par donner un exemple de ces brouillons. J'ai choisi l'épithalame de Callinique, duc de Thébaïde, composé en 567 ou entre 568-573 (III. 2)<sup>31</sup> :

29 Voir, par exemple, T. Viljamaa, *Studies in Greek Encomiastic Poetry of the Early Byzantine Period*, coll. « Commentationes Humanarum Litterarum Societas Scientiarum Fennica », n° 42/4, Helsinki, 1968, p. 13-24 et 98-131 ; A. Garzya, *Il mandarino e il quotidiano. Saggi sulla letteratura tardoantica e bizantina*, coll. « Saggi Bibliopolis », n° 14, Naples, 1983, p. 75-112 (« retorica e realtà nella poesia tardoantica ») ; et, pour Dioscore, *Hellénisme*, I, p. 258-277. 30 Je rappelle le jugement du premier éditeur, J. Maspero, « Un dernier poète grec d'Égypte : Dioscore, fils d'Apollôn », *Revue des Études Grecques*, n° 24, 1911, p. 426-427 et 472 : « Le poète dont je m'occuperai dans cette étude n'ajoutera rien, j'en ai peur, à l'éclat de la littérature grecque. C'est un obscur versificateur [...]. Une traduction rigoureuse en est impossible ; tout au plus, en certains cas, ai-je pu songer à une paraphrase. Le style est flou, les expressions inadéquates à l'idée, la construction grammaticale souvent insaisissable. Les mots, jetés parfois comme au hasard, suggèrent le sens plus qu'il ne l'expriment [...]. En certains endroits, les phrases sont si obscures qu'on peut se demander si l'auteur s'est compris lui-même [...]. L'absence totale d'imagination poétique est l'un des traits distinctifs de l'écrivain, avec ses platitudes boursoufflées et ses bizarreries de décadent. » Pourtant W. Schubart et U. Wilamowitz — à qui on ne peut dénier un certain sens littéraire ! —, lorsqu'il publiaient en 1907 pour la première fois un poème de Dioscore, concluaient en écrivant : « Ce poème a de la teneur, il a plus de valeur qu'un [...] produit d'imitation. » 31 *P. Aphrod. Lit.* IV 32 A.

- 1 † Νύμφε, σείο γάμοι Χαρίτων πλήθουσι χορείης,  
σωφοσύνης μετά κάλλους αἰε μεθέουσιν ἀρωγῆν,  
νύμφην εὐπατέριαν ἀφ' αἵματος ὀλβιστήρων.  
Νύμφης λέκτρα φέρεις παναριζήλης Ἀριάδνης,
- 5 τή[ς] χρυσοστεφάνου Θεοφίλης ἀργυροπέζης.  
Κ. λλ. ἰν ἔ[ρ]ωτος ἔχουσιν ὀμοῦ καὶ σάφρονος ὀδμήν.  
Χρυσὸς χρυσὸν ἔμαρπτε καὶ ἀργυρὸς ἀργυρὸν ἦρεν.  
Κυπρισ[μ]ῶν νεαρῶν μελιθεῖα βότρυν αἰεῖρεις ·  
σὴν σταφυλὴν ἐπάτησας ἐτι[...]. [ ...οἰδι ... ]
- 10 ἐκ σέθεν ἀμφοκόμισσε γάμων Διόνυσος ὀπάρην,  
οἶνον, ἔρωτος ἀγαλμα, μετ' εὐθυνίας πόρε πᾶσιν,  
καὶ Ξανθὴ Δημήτηρ ἦγαγεν ἀνθος ἀ[ρ]ούρη[ς].  
ἴστατο γὰρ στεφθέσσι αλ. εὐσ[...]. [ ... ]...  
εἰς ἕως μῆρ[...]. [ ... ]...  
σὸν θάλαμον ῥοδόεντα διέπλεκεν ἱρσιῶνας,
- 15 Κυδαλίμων πατέρων ἀπὸ βί[ς]ης ὀλβιστήρω[ν],  
τίς Μενέλαος ἀριστος, ὅτι πλέον ἔπλεο κισρῶς,  
Τυνδαρέην μεθέπεις, ἀλλ' οὐ φεύγουσαν, ἀκοίτην.  
λέκτρα  
Ὅψαι καὶ μετὰ ταῦτα φιλαίτατα τέκνα γονεῦσι,  
ἴκελα σὰς ἀρεταῖς ἅμα εἰκόνι καὶ σέο νύμφης,
- 20 γούνασιν παπαζόντα κ(αἰ) ἱμεῖρον[α] τε[ρ]κούσης].  
Ζωγράφον ἀμοιβόητον ἐπίγνοον εἰκόνα πηξάει,  
ἀτρεκέως ποθέω πολυήρατον εἶδος ὕ[φ]ραίν[ει]ν[υ].  
χάρματι λαμπετόοντ' ἀμα[ρ]ύματ[α] [οἰ]α [Σελ]ή[ν]η[ν].  
Ἡβήτην ἐνίκησας ἀέθλιον Βελλεροφόντη[ν]
- 25 εἰς δέμας, εἰς σέο κάλλος ἀμετρήτων ἀρετῶν. ἴμοῖτος οὐκ  
Ἄκλινέως ἐνίκησας Ἀχιλλέα καὶ Διομήδη, ἔφου ἄλλος  
ῥηιδίως τὸν Ἄρηα, πανάλκιμον Ἡρακλῆα.  
Ἄλλαθί μοι τρομέοντι τεὸν μέλος ὄφρα βοήσω ·  
ἔμπλεος εἰς πλόον ἦλθον ἀμετ[ρ]ήτων ἀρετῶν. μῆρ[υ]κίων
- 30 Ἄσπετον οὐ κατὰ κόσμον ἐπιπ[...]  
{ σὴν σταφυλὴν ἐπάτησας }  
† Τί πλέον ... [

3 in margine dextro scriptum || 6 εχουσιν : ι post corr. ? || 9 in margine dextro scriptum || 10 γαμων : γ ex δ (διονυσο) corr. || 11 μετ' || 13 ιστατο || 14 τρεκουσας || 15 in margine dextro scriptum || ὀλβιστηρω[ν] : β ex β cursim scripto corr. || 16 μενελαος || 17 αλλ' || 19 ἴκελα || 20 in margine dextro scriptum || ἱμερον[α] || 21 ζωγραφον : γ post corr. || 22 ὕφραίν[ει]ν[υ] || 25 ἀρετῶν || ἴμοῖτος || 27 ἀρηα : η ex ε (?) corr. || 29 ἀρετῶν || μῆρ[υ]κίων.

« Ô fiancé, tes noces sont emplies de la ronde des Grâces. Elles unissent pour toujours la chasteté à la beauté en la personne de ton épouse à la noble ascendance, d'une famille dispensatrice de félicités. Tu prends pour épouse une très enviable Ariane, Théophilè à la couronne d'or et aux pieds d'argent. Cette union a [...] de l'amour et l'odeur de la chasteté [?]. L'or a pris l'or, l'argent a trouvé l'argent. C'est une grappe à la douceur de miel, en la fleur de sa jeunesse, que tu cueilles. Tu foules ton raisin [...]. En ton honneur, Dionysos a apporté le fruit



2 Épithalame de Callinque  
Musée Egyptien du Caire, Photographie : Pr Adam Bülow-Jacobsen

destiné aux noces : du vin, ornement de l'amour, il a distribué à tous en abondance. Et la blonde Déméter a apporté la fleur de ses champs. Voilà, en effet, couronné [...] a tressé<sup>32</sup> des [guirlandes] [?] pour ta chambre nuptiale au parfum de roses. Issu d'une lignée d'ancêtres glorieux, dispensateurs de félicités, tu es un excellent Ménélas, car tu es plus blond et tu prends pour épouse une Tyndaride qui, elle, ne s'enfuit pas<sup>33</sup>. Et tu verras, fruits de cette union<sup>34</sup>, des enfants tant aimés de leurs parents qui, par leurs vertus, seront ton portrait et celui de ton épouse et qui, sur tes genoux, t'appelleront "papa" et réclameront leur mère.

Je désire sincèrement qu'un peintre renommé fasse de toi un portrait ressemblant, qu'il rende l'aimable beauté de tes traits, telle la splendeur de la Lune qui irradie de joie. Tu as surpassé le jeune et victorieux Bellérophon. En stature, en beauté, personne d'autre ne t'égale<sup>35</sup>. Tu as surpassé, sans fléchir, Achille et Diomède, sans peine, Arès et le tout-puissant Héraclès. Sois indulgent envers moi qui tremble d'entonner ton éloge. Je me suis lancé sur la mer

32 Un ajout supralinéaire a corrigé une partie de ce vers, sans qu'il soit possible d'en rendre totalement compte : « [...] a tressé » semble avoir été remplacé par « tu as tressé ». 33 Ou d'après une proposition per litteras de Francis Vian : « tu prends une Tyndaride, qui, elle, ne fuit pas son époux ». 34 Texte avant correction : « après cela ». 35 Texte avant correction : « tu as surpassé le jeune et victorieux Bellérophon par ta stature et la beauté de tes innombrables vertus ».

de tes vertus sans nombre<sup>36</sup>. Tu [...] selon des principes qui n'obéissent pas à l'ordre d'ici-bas [...].»

On le voit, au texte du premier jet (parfois corrigé *calamo currente* comme le montre l'apparat critique), vient se superposer une multitude de modifications faites a posteriori, que j'ai éditées dans un corps inférieur pour mieux les visualiser. Il s'agit de corrections (dont j'ai respecté ici la place qu'elles ont sur l'original) ou de vers ajoutés (que j'ai insérés pour plus de commodité à la place qu'ils doivent occuper dans le texte, leur position exacte sur le papyrus étant signalée dans l'apparat critique)<sup>37</sup>.

Un des intérêts de ces autographes est de nous montrer la réalisation graphique originale des modifications qu'un auteur peut faire subir à un texte qu'il est en train de composer. Ainsi Dioscore corrige-t-il de plusieurs manières, qui correspondent à la nature de la correction et au moment où elle intervient (j'illustrerai chaque cas avec des exemples empruntés à l'épithalame de Callinique).

– Pour remplacer :

- lorsqu'il est en train d'écrire son premier jet, il procède par surcharge, ce qui ne se produit en général que pour des séquences très brèves, d'une lettre ou deux. Il s'agit généralement de corrections réalisées *calamo currente* et de nature diverse : certaines corrigent de purs *lapsus calami*, d'autres des erreurs relevant de certaines tendances contre lesquelles lutte Dioscore (principalement la confusion entre o et ω, dont la différence quantitative n'était plus naturellement ressentie au VI<sup>e</sup> siècle) ou tenant à la métrique ; ces interventions peuvent concerner parfois le graphisme d'une lettre, dont le tracé n'est pas jugé satisfaisant (comme au vers 15, où il refait immédiatement le *bêta*) ; enfin, bon nombre de ces corrections mettent au jour les hésitations d'une pensée qui cherche son expression, d'une écriture en mouvement : par exemple, au vers 10, il anticipe Διόνυσος en écrivant la première lettre avant de changer d'avis et d'écrire γάμων ;

- lorsqu'il corrige après coup, il procède le plus souvent par ajout tantôt supralinéaire (vers 10, 16, 18), tantôt marginal (vers 25, 29) sans raturage de la séquence à remplacer. C'est le type de correction le plus fréquent, employé pour un fragment de mot (vers 16), un ou plusieurs mots (vers 16, 18, 25, 29), un vers entier. Contrairement aux corrections faites *calamo currente*, celles-ci concernent des erreurs moins élémentaires. Ainsi corrige-t-il des fautes de syntaxe (vers 14<sup>38</sup>), de lexique ou de métrique. Mieux encore, il apporte des améliorations d'ordre le plus souvent stylistique : au

<sup>36</sup> Texte avant correction : « de tes innombrables vertus ». <sup>37</sup> Je renvoie à mon *Hellénisme*, I, p. 291-297, où l'on trouvera une étude systématique de ces corrections et insertions. <sup>38</sup> Σὸν θάλαμον ῥοδόεντα διέπλεκεν ἰεροσύναις, « il a tressé ta chambre nuptiale avec des guirlandes (sic) » corrigé en εἰς θάλαμον ῥοδόεντα διαπλέξας, suivi d'un accusatif illisible, « ayant tressé pour ta chambre nuptiale des [...] ».

vers 18, il remplace le plat et imprécis μετὰ ταῦτα, « après cela », par μετὰ λέκτρα, « après votre union », moins banal et surtout emprunté au poète Nonnos ; au vers 29, il remplace l'adjectif ἀμετρήτων, « innombrables », déjà employé au vers 25 par μυρ[ι]άων, « mille », puis finalement décide aussi d'éviter la répétition d'ἀρετῶν en substituant, au vers 25, ὁμοίος οὐκ ἔφω ἄλλος à ἀμετρήτων ἀρετῶν, ce qui modifie complètement la construction de ce vers et du précédent.

- Pour réparer un oubli (haplographie le plus souvent), il insère ou ajoute au-dessus de la ligne la lettre ou le mot omis, exceptionnellement avec un trait d'insertion.
- Pour changer l'ordre des vers tel qu'il se présente dans le premier jet, il fait précéder chacun d'une lettre à valeur numérale rétablissant l'enchaînement voulu<sup>39</sup>.

Les modifications consistent aussi à insérer de la matière nouvelle : Dioscore le fait dans l'interligne (vers 2, 5, 7) ou dans la marge à la hauteur où doit se faire l'insertion (vers 3, 9, 15, 20). Quand il ajoute plusieurs vers à la fois (cela peut aller jusqu'à neuf<sup>40</sup>), il ne lui est pas possible de les insérer dans l'interligne et il utilise alors les marges en signalant par un signe le lieu d'insertion. Quand il n'a pas pour seul but de « gonfler » le poème en développant la matière ou l'idée du vers après lequel il vient s'insérer (ce que j'appellerais un ajout « ornemental »), l'ajout a pour finalité de réparer l'omission d'un *topos* rhétorique obligatoire ou attendu (ajout « fonctionnel »). On a parfois l'impression que, le premier jet terminé, Dioscore relisait son poème en le confrontant aux préceptes d'un manuel de rhétorique, peut-être même celui, célèbre au Bas-Empire, de Ménandre le Rhéteur, dont un de ses poèmes semble prouver qu'il le connaissait directement<sup>41</sup>. L'épithalame de Callinique en est un bon exemple : à la relecture de son poème, Dioscore a dû se rendre compte qu'il avait négligé l'épouse au profit du marié. Si ce dernier, par la position éminente qu'il occupe (duc de Thébaïde), est le seul qui l'intéresse vraiment, il doit cependant se soumettre aux règles rhétoriques de l'épithalame selon lesquelles, d'après Ménandre, l'épouse doit être louée au même titre que l'époux dans un éloge tantôt combiné à celui de son mari, tantôt indépendant. Il ajoute donc les vers 2-3 et 5 pour étoffer l'éloge propre de la mariée et le vers 7 pour grossir l'éloge combiné.

On notera que bien des vers ainsi insérés sont des emprunts à des poèmes antérieurs et qu'ils font partie du stock dans lequel le poète aime à puiser. On touche ici à un des traits saillants du travail poétique de Dioscore : le processus

<sup>39</sup> P. *Aphrod. Lit.* IV 33, 1-7. Cet usage est attesté dans la *diorthôsis* des manuscrits jusqu'à l'époque médiévale. <sup>40</sup> P. *Aphrod. Lit.* IV 10, 23-31. <sup>41</sup> P. *Aphrod. Lit.* IV 7, 5-7 et le commentaire que j'en ai proposé. On relève par ailleurs de nombreux parallélismes entre l'ensemble de ses poèmes et le Traité II (cf. *Hellénisme*, II, index thématique général, s. v. Ménandre le Rhéteur). Nous savons que l'œuvre de ce rhéteur circulait dans l'Égypte protobyzantine grâce à une lettre éditée par H. Maehler, « Menander Rhetor und Alexander Claudius in a Papyrus Letter », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, n° 15, 1974, p. 305-312.

de citation et d'autocitation<sup>42</sup>. Dioscore emprunte souvent à d'autres : le plus souvent des expressions de deux ou trois mots (hémistiches, clausules), parfois un vers entier, exceptionnellement une strophe complète<sup>43</sup>. On y décèle l'influence des auteurs qui l'ont le plus marqué : Homère, Nonnos et le Pseudo-Apollinaire de Laodicée pour l'hexamètre, Ménandre et Euripide pour le trimètre. Mais force est de reconnaître que l'emprunt n'est pas un procédé propre à Dioscore. Emprunter sans citer sa source n'a jamais été perçu dans l'Antiquité comme un plagiat ni même un manque d'originalité. Les exigences métriques et prosodiques du vers antique conditionnent souvent ce que l'on pourrait appeler un automatisme de l'emprunt aux modèles consacrés. La poésie protobyzantine en a même fait un système avec le centon, poème entièrement composé de citations, dont les deux exemples les plus célèbres sont le *Christus Patiens* attribué à Grégoire de Nazianze (centon d'Euripide) et les *Centons homériques* de l'impératrice Eudocie.

Plus intéressant est l'emploi constant que fait Dioscore de vers empruntés à ses propres poèmes, tantôt mot à mot, tantôt modifiés selon des modalités qu'il n'y a pas lieu de développer ici, mais qui sont caractéristiques du rapiéçage rhapsodique qui tenait souvent lieu chez Dioscore de travail de composition<sup>44</sup>. Certains de ses poèmes vont jusqu'à donner l'impression de n'être qu'une succession de vers pris de-ci de-là et additionnés paratactiquement les uns aux autres. En fait, dans la mesure où, on l'a vu, un vers de Dioscore correspond souvent à un *topos* de la rhétorique encomiastique, il faut y voir l'influence du genre de l'acclamation, forme d'expression laudative, très en vogue à l'époque byzantine, fondée sur la répétition quasi incantatoire de formules courtes soumises à des codes stricts, d'où toute originalité était bannie. Je crois surtout que le procédé de l'autocitation s'explique par la nature même de la poésie de Dioscore : loin de vouloir faire une œuvre destinée à passer à la postérité, il compose, selon ses besoins et les contraintes des circonstances, des poèmes qui s'adressent chacun à un personnage différent dont il cherche à obtenir le soutien et qui peuvent sans grand inconvénient recombinaison des éléments employés dans des pièces naguère destinées à d'autres. C'est donc, me semble-t-il, le principe d'économie pragmatique qui peut le mieux expliquer ce phénomène de l'autocitation et qui nous montre une fois encore la pratique de la littérature sous un jour essentiellement fonctionnel.

Cette dimension utilitaire permet enfin de rendre compte d'un autre processus à l'œuvre dans la poésie de Dioscore : la traduction<sup>45</sup>. On a en effet souvent l'impression que ses poèmes n'ont pas été pensés en vers, mais qu'ils suivent un modèle ou un canevas en prose. Cela ne tient pas seulement à la prégnance des modèles rhétoriques dont nous avons parlé, mais surtout à la

<sup>42</sup> *Hellénisme*, I, p. 297-311. <sup>43</sup> Vers entier : Ménandre, *Dyscolos*, 969 = *P. Aphrod. Lit.* IV 10, 16; Nonnos, *Dionysiaques*, II 579 = *P. Aphrod. Lit.* IV 41, 5 (légèrement modifié). Strophe : *Anacreontea*, 45, 1-4 = *P. Aphrod. Lit.* IV 39, 9-12. <sup>44</sup> *Hellénisme*, I, p. 305-309. <sup>45</sup> *Hellénisme*, I, p. 312-316.

nature d'une partie de l'œuvre de Dioscore, qui s'apparente à des pétitions<sup>46</sup>. La pétition est un type documentaire réglementé, qui semble avoir déteint sur bien des poèmes de Dioscore au point qu'on pourrait les considérer comme des traductions en vers de pétitions en prose : on y retrouve non seulement le même plan (*prooimion*, justification de la pétition, conclusion dans laquelle le pétitionnaire demande l'aide de l'autorité à laquelle il s'adresse et la remercie par avance), mais aussi le même lexique et les mêmes expressions, adaptés aux exigences du vers. Parfois même, le référé est si fort qu'il s'impose sans travestissement poétique : aussi les poèmes de Dioscore sont-ils truffés de nombreux mots prosaïques, voire techniques, qui peuvent contraster rudement avec la saveur archaïque du mètre homérique et du vocabulaire poétique qu'implique son emploi. La nature de la poésie de Dioscore est d'avoir une fonction pratique, qui conditionne son mode de composition tout autant qu'elle la modèle.

Dioscore ne traduit pas seulement de la prose en vers, mais aussi d'un mètre à l'autre. La structure poétique la plus achevée chez Dioscore est le poème en hexamètres dactyliques précédé d'un prologue en trimètres iambiques, forme très en vogue à la période protobyzantine<sup>47</sup>. Or, on a l'impression que Dioscore prenait comme point de départ une des deux parties pour composer l'autre, reproduisant chacun des thèmes dans un mètre différent. Dans la plupart des cas, d'ailleurs, ses brouillons nous montrent qu'il commençait par la partie en hexamètres et finissait par le prologue en trimètres. Cette inversion dans l'ordre de composition, qui nous fait très concrètement pénétrer dans le laboratoire du poète, est peut-être à mettre sur le compte de préceptes d'école qui auraient recommandé de commencer par le corps même du poème, de facture plus délicate puisque écrit en vers épiques, avant de s'attaquer au prologue composé dans un vers plus proche de la prose et dont la thématique renvoie à la partie hexamétrique. En tout cas, le fait que le prologue devienne une reduplication du corps même du poème, au point d'être parfois presque aussi long que lui, me paraît symptomatique, non seulement des procédés quasi mécaniques de composition de Dioscore, qui tiennent à la nature utilitaire de sa poésie, mais surtout à un changement profond des conditions sociales de la pratique poétique. La poésie de circonstance était, dans l'Antiquité et surtout à l'époque impériale, une poésie déclamée publiquement. C'est dans ce contexte que doit se comprendre le prologue dont la fonction première était d'établir un contact avec l'auditoire sur lequel on tente d'exercer une *captatio benevolentiae*. La forme nouvelle qu'il prend avec Dioscore — mais aussi chez des poètes contemporains — tendrait à montrer que sa poésie, comme probablement celle de beaucoup d'autres poètes mineurs, avait perdu sa dimension orale et qu'elle se réduisait à des compositions envoyées ou présentées par écrit. Voilà qui pourrait être révélateur d'une utilisation plus polyvalente de la poésie, désormais affranchie des conditions traditionnelles d'énonciation, ce qui n'est

<sup>46</sup> *P. Aphrod. Lit.* IV 1-16 au moins. Cf. ci-après, p. 50. <sup>47</sup> *Hellénisme*, I, p. 278-283.

pas sans implication sur son évolution, mais aussi, nous le verrons plus tard, sur la place et la fonction de la pratique littéraire dans la société antique tardive.

#### La pratique de l'« écriture-rédaction »

L'intérêt des autographes de Dioscore ne se restreint pas au processus d'élaboration poétique qu'ils permettent de saisir en action. Avant d'être poète, Dioscore est un scripteur : ce que ses autographes illustrent, c'est principalement la pratique de l'écriture que j'appellerais « non quotidienne » (par opposition à l'écriture des documents purs). Les papyrus éclairent surtout le travail de copie de textes littéraires, c'est-à-dire d'édition, de reproduction ; ils ne documentent le travail d'élaboration, de rédaction que dans le domaine documentaire. Or, on peut légitimement se demander si l'« écriture-copie » est soumise aux mêmes règles et aux mêmes contraintes que l'« écriture-rédaction » ; si l'« écriture-rédaction » varie selon qu'il s'agit d'un texte littéraire ou documentaire. En bref, comment écrivait-on de la littérature au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C. ?

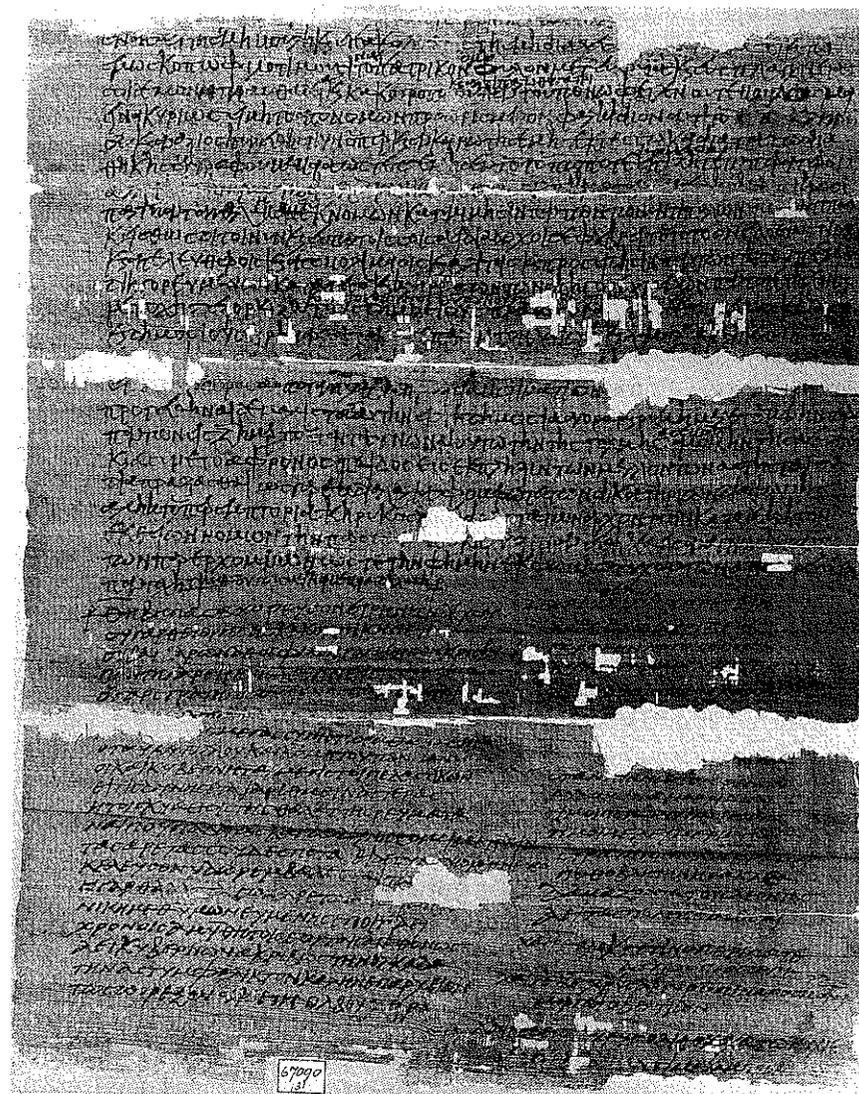
L'acte d'écrire commence par le choix et le positionnement d'un support, en l'occurrence, puisque Dioscore n'en utilise pas d'autre, le papyrus<sup>48</sup>. La plupart de ses poèmes ont été composés sur des feuillets déjà usagés : le poème était écrit tantôt au verso d'un papyrus dont le recto avait été utilisé pour la rédaction (provisoire ou définitive) d'un document, tantôt, dans le cas de rouleaux plus longs, au milieu de divers documents (III, 3). Dans des cas plus rares, Dioscore utilise un rouleau vierge, mais on peut se demander alors s'il ne s'agit pas d'un état définitif du texte ou même de l'exemplaire d'envoi, qui, pour des raisons qui nous échappent, serait resté en possession de l'auteur. En tout cas, dans l'ensemble, on a l'impression que la rédaction de textes littéraires n'était pas conçue comme si différente de celle de textes documentaires, puisque les deux pouvaient se mêler sur un même papyrus.

La façon dont ces poèmes s'inscrivent matériellement sur la feuille de papyrus manifeste des constantes qui sont révélatrices des tendances ou des préférences de Dioscore et peut-être, à travers lui, des scripteurs de son époque. Dans la mesure où un feuillet de papyrus présente sur une face des fibres horizontales et sur l'autre des fibres verticales, le scripteur a le choix du côté qui servira à écrire (perfibral ou transfibral) sauf, évidemment, dans le cas d'un codex où les deux faces du folio sont employées. Un classement des papyrus fondé sur le rapport entre le sens des fibres et celui de l'écriture montre très nettement que, chaque fois que cela lui est possible, notre poète écrit sur un feuillet dont les fibres se présentent verticalement, malgré l'inconfort relatif que peut constituer une progression du calame perpendiculaire aux fibres, expliquant, semble-t-il, l'habitude des copistes d'écrire sur la face perfibrale d'un rouleau. Je serais tenté d'y voir une influence de la pratique documentaire qui, à l'époque byzantine, privilégie l'écriture *transversa charta* (c'est-à-dire sur

<sup>48</sup> Pour plus de détails, je renvoie à mon *Hellénisme*, I, p. 241-245. <sup>49</sup> P. *Aphrod. Lit.* IV 4 (éloge de Romanos) et 11 (éloge d'*adventus* du duc Jean).

un rouleau que l'on fait pivoter dans le sens de la hauteur de façon à ce que les fibres soient verticales).

Quatre poèmes échappent à cette règle : dans deux cas<sup>49</sup>, il est probable que l'on a affaire ici à des copies achevées, ce qui incite à se demander s'il n'y aurait pas un lien de causalité entre le statut d'exemplaire définitif et la disposition perfibrale du texte. Une telle présentation pouvait être en effet ressentie comme



3 Partie d'un rouleau comprenant, en haut, un document notarié (écriture droite) et, en bas, deux poèmes (écriture penchée), tous de la main de Dioscore  
Musée Égyptien du Caire  
Photographie : Pr Adam Bülow-Jacobsen

plus propre aux textes littéraires dans la mesure où elle s'oppose à l'usage documentaire et qu'elle appartient à la longue tradition éditoriale de la copie perfoliée sur rouleau qui, à une époque où ce dernier est définitivement supplanté par le codex, pouvait bénéficier du prestige de l'archaïsme.

Cette explication pourrait aussi valoir pour les deux autres exceptions<sup>50</sup>, mais je serais tenté de les justifier autrement. On a affaire avec ces deux poèmes à de véritables pétitions versifiées, et ce n'est pas un hasard si elles adoptent précisément la même présentation que les pétitions en prose de Dioscore, c'est-à-dire, contrairement à la plupart des autres genres documentaires, dans le sens des fibres. Ces deux exceptions révéleraient donc l'influence de la pratique documentaire sur l'écriture de la littérature en même temps que le statut particulier de la pétition, genre documentaire se situant à la frange de la littérature.

On voit en tout cas combien le simple positionnement du support d'écriture dans un sens ou dans un autre est conditionné par des usages, qui tiennent pour une part au contenu. Si Dioscore, dans ses brouillons, est contaminé par la pratique documentaire — qui devait occuper le plus clair de son temps —, il est malgré tout probable que les exemplaires achevés de ses poèmes se soumettaient aux règles de la copie des textes littéraires. Le cas de la pétition montre malgré tout qu'il n'y a pas toujours lieu d'opposer une pratique littéraire à une pratique documentaire.

Une fois le support choisi et orienté, le scripteur est confronté à un autre choix : celui de l'écriture ou plus exactement du style d'écriture. Il est un fait connu que l'écriture des textes littéraires n'est normalement pas la même que celle des documents, et qu'à l'intérieur des documents, l'écriture varie d'un genre à l'autre (lettres, contrats, comptabilités). Or, nous avons de la main de Dioscore aussi bien des documents que des textes littéraires et, parmi ces derniers, des textes dont il est l'auteur et d'autres qu'il s'est contenté de recopier. Il offre le dossier le plus riche pour l'étude des styles d'écriture<sup>51</sup>.

Dioscore avait normalement deux écritures principales, qui témoignent d'un système d'opposition au niveau du *ductus* des lettres autant que de l'inclinaison : une onciale penchée pour les textes littéraires et une cursive verticale pour les textes documentaires (ill. 3). En fait, la main littéraire de Dioscore pouvait aussi montrer des variations dans l'inclinaison, qui, d'une certaine façon, s'inscrivent dans ce système d'opposition : il arrivait que sa main littéraire soit verticale. Or ce n'est pas un hasard si cette verticalité se rencontre dans le prologue en prose d'un poème en trimètres écrit, lui, dans un style incliné<sup>52</sup>. Et dans la mesure où il existait une différence de degré poétique entre prologue en trimètres et poème en hexamètres — qui tient non seulement à la fonction traditionnelle du prologue, mais aussi à la nature du trimètre, vers proche de la prose —, on n'est pas non plus étonné que tel prologue en trimètres soit d'une écriture plus verticale que le poème en hexa-

50 P. Aphrod. Lit. IV 1 et 2. 51 *Hellénisme*, I, p. 245-248. 52 P. Aphrod. Lit. IV 47.

mètres qu'il introduit<sup>53</sup> ou même que des poèmes entièrement iambiques soient écrits dans ce style vertical<sup>54</sup>. Quoiqu'il ne soit jamais systématique, on décèle ainsi un rapport étroit, fonctionnel, entre style d'écriture et contenu textuel, en l'occurrence entre inclinaison de l'écriture et degré poétique prêté au texte.

Le tracé et l'inclinaison des lettres ne suffisent pas à rendre compte d'une écriture. L'écriture « pure » n'existe pas, en tout cas à cette époque. Aux lettres se mêlent en effet des signes diacritiques, ou « prosodiques » comme les appelaient les Anciens, qui ont pour but de pallier les ambiguïtés entraînées par la *scriptio continua*. Tout cet appareil de signes évolue selon les époques et diffère selon les contextes d'écriture, la fonction et le genre de l'écrit. Les autographes de Dioscore peuvent être là encore confrontés avec les autres textes littéraires et, plus intéressant, avec les textes documentaires contemporains, voire de la même main, permettant ainsi de répondre à la question de savoir s'il y avait une différence entre l'« écriture-rédaction » du domaine littéraire et celle du domaine documentaire. Or on constate qu'à l'exception du *macron* (trait signalant la longueur d'une des trois voyelles indéterminées α, ι, υ), tous les signes diacritiques utilisés dans la rédaction de ses poèmes (accents, esprits, trémas, apostrophes, surlignes) se retrouvent dans ses documents, souvent en même proportion et selon des fréquences identiques. Dioscore ne distingue donc pas une pratique documentaire d'une pratique littéraire ; au contraire, les deux sont soumises aux mêmes règles, devenues automatismes, et sont envisagées comme deux facettes d'une même activité : l'écriture.

Aussi l'étude des pratiques lettrées devra-t-elle dépasser les limites de la littérature *stricto sensu* (qu'elle soit consommée ou pratiquée) et s'étendre au domaine des documents, dont l'enseignement en la matière, quoique sous-estimé, est à bien des égards éclairant.

#### Dioscore notaire : la compénétration du document et de la littérature

Dioscore a exercé pendant son séjour forcé à Antinoopolis le métier de notaire, peut-être dans l'administration municipale. À son arrivée dans la capitale de Thébaïde, il adressa au gouverneur civil de Thébaïde (le *prases* Victor) un poème qui se conclut par cette demande : « accordez à votre serviteur une place de notaire dans la cité<sup>55</sup> ». Les nombreux brouillons de documents notariés de sa main (ill. 3) semblent effectivement montrer que le gouverneur a accédé à sa requête. Or le fait que c'est par un poème que Dioscore est devenu notaire ou en tout cas que ses compétences poétiques, même jugées réduites en comparaison des grands maîtres, lui ont valu d'obtenir cette situation, loin d'être anecdotique ou le fruit du hasard, révèle un phénomène culturel caractéristique de l'Antiquité tardive : la perméabilité entre le domaine de la littérature et celui du

53 P. Aphrod. Lit. IV 14. 54 P. Aphrod. Lit. IV 12, 23, 38. 55 P. Aphrod. Lit. IV 12, 32.

notariat ou du droit, et par voie de conséquence celui de la fonction publique. Elle est d'ailleurs fort bien rendue par l'ambivalence du titre *scholastikos* (porté par Dioscore), qui désigne à la fois un lettré et un homme ayant reçu une formation juridique<sup>56</sup>. Dioscore l'affirme dans ses éloges en vers dans lesquels le destinataire, lorsqu'il est fonctionnaire, est constamment comparé aux grandes figures de la littérature, réelles (Homère, Ménandre) ou mythologiques (Muses, Orphée), comme si le fonctionnaire idéal était un poète<sup>57</sup>. Et c'est un fait que les plus hauts postes de l'administration, loin d'être l'apanage des seuls techniciens du droit ou de l'administration, ont été souvent confiés à cette époque à des hommes de lettres et surtout des poètes comme Andronicos (IV<sup>e</sup> siècle), Claudien (IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle), Olympiodore (V<sup>e</sup> siècle), Cyrus (V<sup>e</sup> siècle) ou Pamprépios (V<sup>e</sup> siècle) — pour ne citer que des poètes égyptiens à l'instar de Dioscore<sup>58</sup>. Dans ce processus est à l'œuvre un double phénomène, fondamental pour bien saisir dans toute leur complexité les pratiques lettrées d'époque protobyzantine.

#### La « littérisation » du document

On assiste tout d'abord, à partir du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C., à une emprise de plus en plus profonde de la littérature sur le documentaire, à une influence croissante de la formation et de la pratique littéraires sur la façon de rédiger un acte notarié ou plus généralement un document. C'est ce que j'appellerais la « littérisation » du document. On comprend bien évidemment que la rhétorique marque de plus en plus certains genres documentaires, comme la pétition, puisque leur finalité est de convaincre. Mais cet ascendant de la littérature va beaucoup plus loin avec l'influence grandissante de la poésie sur les documents, phénomène qui devait être ressenti d'autant plus fortement qu'il s'oppose à la tradition millénaire de l'atticisme comme modèle de prose, paradoxalement de plus en plus prégnant : les citations ou les paraphrases des poètes connus envahissent les documents ; le vocabulaire recherché de la poésie s'immisce de plus en plus sous le calame des notaires<sup>59</sup>. Les documents notariés de Dioscore sont sous ce rapport exemplaires. Même quand il est notaire, Dioscore continue à être poète. C'est le cas dans la plupart de ses pétitions. La pétition, texte par lequel un sujet porte à la connaissance de l'autorité un délit dont il est victime et pour lequel il demande réparation, commence souvent à cette époque par une introduction très travaillée où sont louées les vertus du haut fonctionnaire auquel on s'adresse, véritable *enkômion* très influencé par les préceptes des

rhéteurs grecs<sup>60</sup>. En outre, la marque de la littérature poétique s'observe tout au long du texte dans le lexique employé, parfois dans des citations littérales ou arrangées ou des échos trahissant une imprégnation littéraire poussée jusqu'à l'automatisme<sup>61</sup>.

Cette influence littéraire est si profonde qu'elle se fait sentir dans les documents les plus formulaires et techniques, au contenu concret, objectif (contrairement aux pétitions qui jouent sur un certain pathos) comme, par exemple, ce contrat de partage de succession rédigé par Dioscore, dans lequel il emploie contre toute attente la forme homérique οὐνομα à la place d'ὄνομα<sup>62</sup>. Plus qu'un indice de sa fréquentation d'Homère ou plus généralement de la poésie épique — ce que nous savions déjà par sa bibliothèque et son œuvre —, cet exemple témoigne surtout de l'importance de la poésie dans la rédaction de n'importe quel type de document.

La culture littéraire ne se contente pas d'imposer sa marque sur la langue ou le contenu des documents : elle contamine aussi leur graphie, phénomène qui atteste d'autant mieux l'ampleur et l'intensité du phénomène qu'il est de l'ordre de l'automatisme. La période protobyzantine voit en effet se répandre l'habitude d'employer dans la rédaction de certains documents des signes diacritiques jusqu'alors réservés exclusivement à la copie ou à l'étude des textes littéraires, principalement poétiques (accents, esprits, ponctuation)<sup>63</sup>. Dioscore en donne maints exemples dans ses actes notariés. Et ce n'est pas un hasard si, dans ses archives qui comprennent des documents écrits par de nombreuses mains autres que la sienne, c'est sous son calame que l'on retrouve la plus forte proportion de ces diacritiques empruntés aux livres : cela montre combien cette nouvelle manière d'écrire est le reflet de la formation littéraire du scripteur et surtout combien la pratique littéraire déborde sur le domaine de l'écriture quotidienne.

Ce phénomène de « littérisation » du document va si loin que des genres jusqu'ici considérés comme purement documentaires pénètrent le domaine de la littérature : la lettre, bien sûr, au statut depuis longtemps ambigu, que l'époque protobyzantine va de plus en plus tirer vers la littérature, mais aussi la pétition, comme on vient de le voir, deviennent des morceaux de littérature et revendiquent ouvertement un statut littéraire au point qu'on se met à les reco-

56 Cf. A. Claus, *Σχολαστικός*, diss. Cologne, 1965. Dioscore porte ce titre dans le *P. Cairo Masp.* I 67064, 13-14. 57 *Hellénisme*, I, p. 339-341. 58 Alan Cameron, « Wandering Poets : A Literary Movement in Byzantine Egypt », *Historia*, n° 15, 1965, p. 470-509, et notamment p. 497-507. 59 H. Ziliacus, *Zur Abundanz der spätgriechischen Gebrauchssprache*, Helsinki, 1967, p. 68-83. 60 Cf. H.J. Frisk, *Bankakten aus dem Fajûm nebst anderen Berliner Papyri*, Gothenburg, 1931, p. 78-91 ; J.-L. Fournet, « Notes critiques sur des pétitions du Bas-Empire », *Journal of Juristic Papyrology*, n° 28, 1998, p. 7-18, et notamment p. 9-11 ; *id.*, « Entre document et littérature : la pétition dans l'Antiquité tardive », *Travaux et Mémoires* (à paraître).

61 Cf., en général, A.B. Kovelman, « From Logos to Myth : Egyptian Petitions of the 5th-7th Centuries », *Bulletin of the American Society of Papyrologists*, n° 28, 1991, p. 135-152 ; et, en particulier, l'analyse d'une pétition rédigée par Dioscore (encore que non écrite par lui), contenant une citation littérale de l'*Iliade* et divers mots ou expressions poétiques, dans J.-L. Fournet, « À propos de SB XIV 11856 ou quand la poésie rencontre le document », *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, n° 93, 1993, p. 221-235, notamment p. 221-227. Je donne d'autres exemples dans mon *Hellénisme*, II, p. 673-675 (Homère), 677 (Ménandre), 678, n. 47 (Euripide ?), 679 (Nonnos). Voir aussi, *ibid.*, p. 684, n. 82. 62 *P. Cairo Masp.* III 67314, III, 7-8. 63 J'ai analysé ce phénomène dans « L'influence des usages littéraires sur l'écriture des documents : perspectives », *Proceedings of the 20th International Congress of Papyrologists*, Copenhague, 1994, p. 418-422, et j'ai montré tout ce que l'emploi de ces accents doit à l'enseignement des poèmes homériques dans « L'"homérisme" à l'époque protobyzantine : l'exemple de Dioscore d'Aphrodité », *Ktêma*, n° 20, 1995, p. 313.

pier et à les diffuser au même titre que des œuvres littéraires<sup>64</sup>. C'est ainsi qu'il faut expliquer le recueil de pièces documentaires qu'a compilé Dioscore et qui a pris place dans sa bibliothèque, comprenant deux lettres et une pétition du célèbre philosophe Horapollon (v<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.), auteur d'un traité sur les hiéroglyphes<sup>65</sup>.

#### La « documentarisation » de la littérature

Le processus inverse s'observe aussi. On a vu plus haut combien les grandes œuvres de la littérature avaient pu être récupérées à des fins pratiques, servant non seulement de modèles aux écoliers, mais de manuels pour les professionnels de la parole et de l'écrit. Mieux encore, la création littéraire se met aussi au service de la pratique documentaire : Dioscore n'hésite pas à conférer à la poésie la finalité dévolue au document. Comme le confirment différentes pièces de son corpus, il composait des poèmes pour accompagner les pétitions qu'il remettait aux autorités ; ils étaient comme des doubles versifiés des requêtes en prose qu'ils rehaussaient du lustre de leur forme poétique. Le poème devient ainsi un adjuvant du document. On assiste là à un phénomène unique ou, plus exactement, qui n'est vraiment documenté que par le dossier de Dioscore, mais dont on peut supputer qu'il était plus répandu<sup>66</sup>. Il jette en tout cas un jour nouveau sur la pratique littéraire de cette époque.

Dioscore s'est révélé tout au long de ces pages un parfait paradigme de la pratique littéraire de l'Antiquité tardive dans son acception la plus diverse. L'homme de lettres est avant tout un homme d'écrit, plus encore à cette époque qu'aux époques antérieures où les rapports de l'homme à la littérature — lecture, rédaction, publication — passent essentiellement par l'oralité ; et on a vu combien la dimension la plus matérielle de l'écrit était riche d'enseignement : les brouillons poétiques de Dioscore tout autant que ses actes notariés affirment sans cesse la nécessité de ne pas dissocier le fait graphique, traditionnellement jugé extérieur, formel ou contingent — c'est ainsi qu'on traite souvent la paléographie —, du contenu qu'il exprime. Le positionnement du support d'écriture, le style d'écriture ou l'emploi de certains signes diacritiques sont directement en symbiose avec le contenu textuel même, dont l'écriture et la présentation ne sont pas seulement l'habillage externe, mais véhiculent une part du sens en même temps qu'elles reflètent les options culturelles d'une époque. En bref, un fait paléographique ou codicologique, bien interprété, est bien plus qu'un fait purement matériel ou physique : il est à sa façon un microcosme culturel. Et c'est, me semble-t-il, aux Byzantins que l'on doit d'avoir

<sup>64</sup> Les recueils de lettres se développent à cette époque. Comme exemple de pétition ayant eu une postérité littéraire, cf. J. Gascou, « Les privilèges du clergé d'après la "lettre" 104 de s. Basile », *Revue des sciences religieuses*, n° 71/2, 1997, p. 189-204. On a vu plus haut (p. 80) comment le statut paralittéraire de la pétition pouvait se traduire dans la mise en page.

<sup>65</sup> *P. Cairo Masp.* III 67295, n° 14 de la liste des ouvrages de la bibliothèque de Dioscore donnée ci-dessus (p. 63). <sup>66</sup> *Hellénisme*, I, p. 259-264.

développé cette conscience aiguë du fait graphique, qui a induit un enrichissement de la palette des modes d'écriture.

Si elle affirme cette diversité signifiante des modes d'écriture, l'étude paléographique des papyrus de Dioscore est loin de confirmer une différenciation qui se ferait entre littérature et document, pourtant deux modes d'expression a priori opposés par leur nature et leur fonction. Au contraire, les affinités entre pratique littéraire et pratique documentaire sont si nombreuses dans le dossier de Dioscore qu'elles semblent bien plutôt révéler une conception unitaire de l'écrit, où littérature et document n'appartiennent pas forcément à deux sphères imperméables, puisque leur forme et leur finalité peuvent se rejoindre. Cette conception unitaire de l'écrit, bien éloignée de la nôtre, qui compartimente les champs d'utilisation de l'écriture et de la langue selon les domaines et les fonctions, est le signe d'une société qui a érigé les belles-lettres en valeur et compétence universelle et qui, malgré une tendance naturelle grandissante que déplore, par exemple, le rhéteur Libanios au iv<sup>e</sup> siècle après J.-C.<sup>67</sup>, n'a pas réellement voulu séparer savoir-faire technique et culture littéraire. Voilà qui dénote une société imbue de culture, dans laquelle l'action administrative, politique ou même privée ne se conçoit pas sans les belles-lettres et particulièrement la poésie, mode d'expression idéalisé. Cela traduit, en même temps, selon une tendance qui n'est pas propre à l'époque byzantine mais se renforce alors, une conception fonctionnaliste de la culture littéraire, qui est récupérée, instrumentalisée à tous les niveaux (le maître d'école, le lecteur dans sa bibliothèque, le poète-rhéteur ou le notaire-fonctionnaire) et qui, aux antipodes du ludisme ou de la gratuité artistiques, est au service de l'action publique ou privée. Ce que la littérature perd en indépendance ou élévation, le document le gagne en qualité. Et finalement, cette intensité et cette omniprésence de la pratique littéraire et la variété de ses manifestations viennent contrebalancer quelque peu l'appauvrissement du patrimoine littéraire et la baisse de l'activité éditoriale que l'on relève à juste titre à cette époque et dans lesquels il est d'usage de déceler les signes d'une décadence de la culture grecque.

<sup>67</sup> Par exemple, *Or.*, XXVI, 51 (où Libanios regrette que Constance II nomme comme préfets des *hypographeis* plutôt que des orateurs). Voir aussi *Or.*, XLII, 23-25.

#### \* Abréviations

*Hellénisme* = J.-L. Fournet, *Hellénisme dans l'Égypte du vi<sup>e</sup> siècle : la bibliothèque et l'œuvre de Dioscore d'Aphrodité*, Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale, 115, Le Caire, 1999.

*P. Aphrod. Lit.* = papyrus publiés dans *Hellénisme*.

*P. Cairo Masp.* = J. Maspero, *Papyrus grecs d'époque byzantine*. Catalogue général des antiquités du musée du Caire, I-III, Le Caire, 1910-1916.